

l'Humanité

Des conséquences de la guerre

La Terre abandonnée,

de Vimukthi Jayasundara. Sri Lanka. 1 h 48.

Dès les premières minutes, à l'écoute du bruit du vent, dans la contemplation d'un homme seul perdu au sein d'un immense paysage lunaire, alors que finit par monter une musique fournie par un instrument de type flûte de Pan, on sait que nous allons avoir à faire à un cinéaste du plan plus que du récit. L'eau sous la lune, des branches d'arbre cadrées comme s'il s'agissait d'un tableau, une femme saisie à sa toilette, tout ici témoigne du primat de la plasticité et de l'élongation du temps qu'elle implique. Il y a un peu du Claire Denis de Beau Travail, s'il faut prendre un exemple familial. Tout est stylisé, composé, y compris quand les choses se précisent, qu'un char passe, qu'une fraternisation a lieu dans un trou de soldat.

Comme le résume l'auteur :

« Ni guerre ni paix, juste le vent souffle / Dieu est absent mais le soleil se lève encore / Sur une maison isolée entre deux arbres, en terre abandonnée / Une main sort de l'eau et mendie de l'aide / Une femme venue d'une légende cherche l'amour / Un soldat tue un inconnu, la culpabilité le tenaille. »

Quoique Vimukthi Jayasundara réalise avec la Terre abandonnée son premier long métrage, ce n'est pas un inconnu. Ce Sri Lankais de vingt-sept ans, journaliste, critique de cinéma et scénariste, a étudié au Fresnoy puis a été repéré par la Cinéfondation du festival, où il a été en résidence. Son film réunit de l'argent du Fresnoy, d'Arte et d'autres sources sous la houlette du producteur Philippe Avril. Pour autant, c'est une oeuvre authentiquement enracinée dans son terroir, à l'exception de scènes amoureuses plus explicites que celles couramment venues de là-bas, parlant cinghalais avec une distribution entièrement locale, où l'on sent bien le poids d'une guerre civile dans une zone oubliée de l'économie mais certainement sise à la limite des territoires contrôlés par la guérilla tamoule. La guerre y est tout autant les têtes qu'au fil des chemins poussiéreux. On comprend qu'au sein du jury de la caméra d'or son président Abbas Kiarostami y ait été particulièrement sensible.

J. R.